

MICHEL DE MONTAIGNE, *Essais*, livre II, chap.12, *Apologie de Raymond Sebond*, in MICHEL DE MONTAIGNE, *Apologia di Raymond Sebond*: saggio introduttivo di Diego Fusaro; traduzione, note e apparati di Salvatore Obinu, Milano, Bompiani, 2004, p. 484, 486, 488, 490, 492, 494, 496, 498, 500, 502.

(b) Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'avanture plus qu'ils ne pensoyent. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille ; mais si plus mollement et obscurément, non de tant certes que la difference y soit comme de la nuit à une clarté vifve ; ouy, comme de la nuit à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille, plus et moins. Ce sont tousjours tenebres, et tenebres Cymmeriennes.

(c) Nous veillons dormans, et veillans dormons. Je ne voys pas si clair dans le sommeil ; mais, quant au veiller, je ne le trouve jamais assez pur et sans nuage. Encore le sommeil en sa profondeur endort par fois les songes. Mais nostre veiller n'est jamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à point les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes.

Nostre raison et nostre ame, recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et authorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du jour, pourquoy ne mettons nous en doute si nostre penser, nostre agir, est pas un autre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir ?

(a) Si les sens sont noz premiers juges, ce ne sont pas les nostres qu'il faut seuls appeller au conseil, car en cette faculté les animaux ont autant ou plus de droit que nous.

Il est certain qu'aucuns ont l'ouye plus aiguë que l'homme, d'autres la veuë, d'autres le sentiment, d'autres l'attouchement ou le goust. Democritus disoit / que les Dieux et les bestes avoyent les facultez sensitives beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme. Nostre salive nettoye et asseche noz playes, elle tue le serpent :

*Tantaque in his rebus distantia differitasque est,
Ut quod alis cibus est, aliis fuit acre venenum.
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.*

Quelle qualité donnerons nous à la salive ? ou selon nous, ou selon le serpent ? Par quel des deux sens vérifierons nous sa veritable essence que nous cherchons ? Pline dit qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eux, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui sera veritablement poison, ou l'homme ou le poisson ? à qui en croirons nous, ou au poisson de l'homme, ou à l'homme du poisson ? (b) Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuict point au boeuf ; quelque autre, le boeuf, qui ne nuict point à l'homme : laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité ? (a) Ceux qui ont la jaunisse, ils voyent toutes choses jaunastres et plus pasles que nous :

*(b) Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
Arquati.*

(a) Ceux qui ont cette maladie que les medecins nomment Hyposphragma, qui est une suffusion de sang sous la peau, voient toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les operations de nostre veuë, que sçavons nous si elles predominant aux bestes et leur sont ordinaires ? Car nous en voyons les unes qui ont / les yeux jaunes, comme noz malades de jaunisse, d'autres

qui les ont sanglans de rougeur ; à celles là il est vray-semblable que la couleur des objects paroît autre qu'à nous : quel jugement des deux sera le vray ? Car il n'est pas dict que l'essence des choses se raporte à l'homme seul. La dureté, la blancheur, la profondeur et l'aigreur touchent le service et science des animaux, comme la nostre ; nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'oeil, les corps que nous regardons, nous les apercevons plus longs et estendus ; plusieurs bestes ont l'oeil ainsi pressé : cette longueur est donc à l'avanture la véritable forme de ce corps, non pas celle que noz yeux luy donnent en leur assiete ordinaire. (b) Si nous serrons l'oeil par dessous, les choses nous semblent doubles :

*Bina lucernarum florentia lumina flammis
Et duplices hominum facies, et corpora bina.*

(a) Si nous avons les oreilles empeschées de quelque chose, ou le passage de l'ouye resserré, nous recevons le son autre que nous ne faisons ordinairement ; les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons et reçoivent le son autre. Nous voyons aux festes et aux theatres que, opposant à la lumiere des flambeaux une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou jaune, ou violet,

*(b) Et vulgo faciunt id lutea russaque vela
Et ferruginea, cum, magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque trementia pendunt :
Namque ibi consessum caveai subter, et omnem
Scenai speciem, patrum matrumque deorumque
Inficiunt, coguntque suo volitare colore :*

(a) Il est vray-semblable que les yeux des animaux, que nous voyons estre de diverse couleur, leur produisent les

apparences des corps de mesmes leurs yeux.

Pour le jugement de l'operation des sens, il faudroit donc que nous en fussions premierement d'accord avec les bestes, secondement entre nous mesmes. Ce que nous ne sommes aucunement ; et entrons en debat tous les coups de ce que l'un oyt, void ou goute, quelque chose autrement qu'un autre ; et debatons, autant que d'autre chose, de la diversité des images que les sens nous rament. Autrement oit et voit, par la regle ordinaire de nature, et autrement gouste un enfant qu'un homme de trente ans, et cettuy-cy autrement qu'un sexagenaire. Les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux autres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses autres et autres selon que nous sommes, et qu'il nous semble. Or nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons avouër que la neige nous apparoit blanche, mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et, ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau-l'eau. Quoy, que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'autre ? Une peinture semble eslevée à la veuë, au maniement elle semble plate ; dirons nous que le musc soit agreable ou non qui resjouit notre sentiment et offence nostre goust ? Il y a des herbes et des unguens propres à une partie du corps, qui en blessent une autre ; le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veuë. Ces bagues / qui sont entaillées en forme de plumes, qu'on appelle en devise : penes sans fin, il n'y a oeil qui en puisse discerner la largeur et qui se sçeut deffendre de cette piperie, que d'un costé elles n'aillent en eslargissant, et s'appointant et estressissant par l'autre, mesmes quand on la roule autour du doigt, toutesfois au maniement elles vous semblent equables en largeur et par tout pareilles.

(b) Ces personnes qui, pour aider leur volupté, se servoient anciennement de miroirs propres à grossir et aggrandir l'object qu'ils representent, affin que les membres

qu'ils avoient à embesoigner, leur pleussent d'avantage par cette accroissance oculaire, auquel des deux sens donnoient-ils gagné, ou à la veuë qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables ?

(a) Sont-ce nos sens qui prestent au subject ces diverses conditions, et que les subjects n'en ayent pourtant qu'une ? comme nous voyons du pain que nous mangeons ; ce n'est que pain, mais nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils, et des ongles :

*(b) Ut cibus, in membra atque artus cum diditur omnes,
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se.*

(a) L'humeur que succe la racine d'un arbre, elle se fait tronc, feuille et fruit ; et l'air n'estant qu'un, il se fait par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont-ce, dis-je, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces subjects, ou s'ils les ont telles ? Et sur ce doubte, que pouvons nous resoudre de leur veritable essence ? D'avantage, puis que les accidens des maladies, de la resverie ou du sommeil nous font paroistre les choses / autres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages et à ceux qui veillent, n'est-il pas vraysemblable que nostre assiette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi dequoy donner un estre aux choses se rapportant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglées ? et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie ? (c) Pourquoi n'a le temperé quelque forme des objects relative à soy, comme l'intempéré, et ne leur imprimera-il pareillement son caractere ?

Le desgouté charge la fadeur au vin : le sain, la saveur ; l'alteré la friandise.

(a) Or, nostre estat accommodant les choses à soy et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité ; car rien ne vient à nous que

falsifié et altéré par nos sens. Où le compas, l'esquarre, et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bastimens qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et deffailans. L'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

*Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit.
Et libella aliqua si ex parte claudicat hilum,
Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta,
Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
Prodita judiciis fallacibus omnia primis.
Hic igitur ratio tibi rerum prava necesse est
Falsaque sit, falsis quæcumque a sensibus orta est. /*

Au demeurant, qui sera propre à juger de ces différences ? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous faut un juge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de choisis et d'affection, ce qui ne se peut parmy les Chrestiens, il advient de mesme en cecy ; car, s'il est vieil, il ne peut juger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat ; s'il est jeune, de mesme ; sain, de mesme ; de mesme, malade, dormant et veillant. Il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, afin que, sans præoccupation de jugement, il jugeast de ces propositions comme à luy indifferentes ; et à ce conte il nous faudroit un juge qui ne fust pas.

Pour juger des apparences que nous recevons des subjects, il nous faudroit un instrument judicatoire ; pour verifier cet instrument, il nous y faut de la demonstration ; pour verifier la demonstration, un instrument : nous voilà au rouet. Puis que les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estans pleins eux-mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison ; aucune raison ne s'establira sans une autre raison : nous voilà à reculons jusques à l'infiny. No-

stre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangeres, ains elle est conceue par l'entremise des sens, et les sens ne comprennent pas le subject estrange, ains seulement leurs propres passions ; et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subject, ains seulement de la passion et souffrance du sens, laquelle passion et subject, sont choses diverses ; parquoy qui juge par les apparences, juge par chose autre que le subject. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subjects estrangers par ressemblance, comment se peut l'ame et l'entendement asseurer de cette / ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avec les subjects estrangers ? Tout ainsi comme, qui ne cognoit pas Socrates, voyant son pourtraict, ne peut dire qu'il luy ressemble. Or qui voudroit toutesfois juger par les apparences : si c'est par toutes, il est impossible, car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances, comme nous voyons par experience ; sera ce qu'aucunes apparences choisies reglent les autres ? Il faudra verifier cette choisie par une autre choisie, la seconde par la tierce ; et par ainsi ce ne sera jamais faict. /

Finalemēt, il n'y a aucune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des objects. Et nous, et nostre jugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse. Ainsin il ne se peut establir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé estans en continuelle mutation et branle.

Nous n'avons aucune communication à l'estre, par ce que toute humaine nature est tousjours au milieu entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et debile opinion. Et si, de fortune, vous fichez vostre pensée à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau : car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsin, estant toutes choses subjectes à passer d'un changement en autre, la raison,

y cherchant une réelle subsistance, se trouve deceuë, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanent par ce que tout ou vient en estre et n'est pas encore du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon disoit que les corps n'avoient jamais existence, ouy bien naissance, (c) estimant que Homere eust faict l'Ocean pere des Dieux, et Thetis la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance et variation perpetuelle : opinion commune à tous les Philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force du quel il faict grand cas; (a) Pythagoras, que toute matiere est coulante et labile ; les Stoïciens, qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appellons present, n'est que la jointure et assemblage du futur et du passé ; Heraclitus, que jamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere ; (b) Epicharmus, que celuy qui a pieça emprunté de l'argent ne le doit pas maintenant ; et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce matin disner, vient aujourd'huy non convié, attendu que ce ne sont plus eux : ils sont devenus autres ; (a) et qu'il ne se pouvoit trouver une substance mortelle deux fois en mesme estat, car, par soudaineté et legereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble ; elle vient et puis s'en va. De façon que ce qui commence à naistre ne parvient jamais jusques à perfection d'estre, pourautant que ce naistre n'acheve jamais, et jamais n'arreste, comme estant à bout, ains, depuis la semence, va tousjours se changeant et muant d'un à autre. Comme de semence humaine se fait premierement dans le ventre de la mere un fruict sans forme, puis un enfant formé, puis, estant hors du ventre, un enfant de mammelle ; après il devient garson ; puis consequemment un jouvenceau ; apres un homme faict ; puis un homme d'aage ; à la fin decrepité vieillard. De maniere que l'aage et generation subsequente va tousjours deffaisant et gastant la precedente:

(b) *Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet,
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,*

Omnia commutat natura et vertere cogit.

(a) Et puis nous autres sottement craignons une espee de mort, là où nous en avons desja passé et en passons tant / d'autres. Car non seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air, et la mort de l'air, generation de l'eau, mais encor plus manifestement le pouvons nous voir en nous mesmes. La fleur d'aage se meurt et passe quand la vieillesse survient, et la jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict, l'enfance en la jeunesse, et le premier aage meurt en l'enfance, et le jour d'hier meurt en celuy du jourd'huy, et le jourd'huy mourra en celuy de demain ; et n'y a rien qui demeure ne qui soit tousjours un. Car qu'il soit ainsi, si nous demeurons tousjours mesmes et uns, comment est-ce que nous nous esjouysson maintenant d'une chose, et maintenant d'une autre ? Comment est-ce que nous aymons choses contraires ou les haïsson, nous les louons, ou nous les blasmons ? Comment avons nous différentes affections, ne retenants plus le mesme sentiment en la mesme pensée ? Car il n'est pas vraysemblable que sans mutation nous prenions autres passions ; et ce qui souffre mutation ne demeure pas un mesme, et, s'il n'est pas un mesme, il n'est donc pas aussi. Ains, quant et l'estre tout un, change aussi l'estre simplement, devenant tousjours autre d'un autre. Et par consequent se trompent et mentent les sens de nature, prenans ce qui apparoit pour ce qui est, à faute de bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est-ce donc qui est veritablement ? Ce qui est eternal, c'est à dire qui n'a jamais eu de naissance, ny n'aura jamais fin ; à qui le temps n'apporte jamais aucune mutation. Car c'est chose mobile que le temps, et qui apparoit comme en ombre, avec la matiere coulante et fluante tousjours, sans jamais demeurer stable ny permanente ; à qui appartiennent ces mots : devant et apres, et a esté, ou / sera, lesquels tout de prime face montrent evidemment, que ce n'est pas chose qui soit ; car ce seroit grande sottise et fauceté toute apparente de dire que cela soit qui n'est pas encore en estre, ou qui desja a cessé d'estre. Et quant

à ces mots : present, instant, maintenant, par lesquels il semble que principalement nous soustenons et fondons l'intelligence du temps, la raison le descouvrant le destruit tout sur le champ : car elle le fend incontinent et le part en futur et en passé, comme le volant voir necessairement desparty en deux. Autant en advient-il à la nature qui est mesurée, comme au temps qui la mesure. Car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant ; ains y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul qui est, que il fut ou il sera. Car ces termes là sont declinaisons, passages ou vicissitudes de ce qui ne peut durer, ny demeurer en estre. Parquoy il faut conclure que Dieu seul est, non point selon aucune mesure du temps, mais selon une eternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ny subjecte à aucune declinaison ; devant lequel rien n'est, ny ne sera après, ny plus nouveau ou plus recent, ains un realement estant, qui, par un seul maintenant emplit le tousjours ; et n'y a rien qui veritablement soit que luy seul, sans qu'on puisse dire : il a esté, ou : il sera ; sans commencement et sans fin.

A cette conclusion si religieuse, d'un homme payen, je veux joindre seulement ce mot, d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours qui me fourniroit de matiere sans fin : «O la vile chose, dict-il, et abjecte que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité !» Voilà un bon mot, et un utile desir : mais pareillement absurde. Car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'esperer enjamber plus que de l'estenduë de noz jambes, cela est impossible et monstrueux. Ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : / car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'eslevera si Dieu luy preste extraordinairement la main ; il s'eslevera, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et souslever par les moyens purement celestes.

(c) C'est à nostre foy Chrestienne, non à sa vertu Stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.